



passée avant de l'offrir dans son intégralité, manière de résonner avec l'exposition rétrospective que le Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg réserve à l'artiste.

**DÉNUDIEMENT MÉLANCOLIQUE**

De format presque carré (21 x 25 cm), ce livre broché de 520 pages se distingue par son élégante sobriété. Sur la première de couverture, le titre de l'ouvrage et la liste des participantes flanquent la reproduction d'un splendide auto-portrait que Kathé Kollwitz réalisa au fusain peu avant sa mort, offrant sans retenue la tristesse de son visage fatigué de septuagénaire au regard de l'autre, comme les phrases de son journal. Délicate, cette image n'est donc pas une simple méditation spéculative, elle est un parfait emblème, apte à rappeler comment, au fusain ou à l'encre, sur ce papier que l'on grave de formes ou de mots, la confiance est un exercice difficile, un denu(d)ement volontiers mélangé à la quatrième abrite quant à elle la note d'intention de « cet ouvrage [qui] associe effet de révélation et souci d'exhaustivité », entre épiphanie et totalité. Les estampes violentes, où paraissent confluier Daumier, Munch ou Schiele, dialoguent sans répit avec ses sculptures si singulières, proches de celles d'Ernst Barlach.

**SOUVERAINETÉ FÉMININE**

D'une guerre l'autre, traversé par de nombreux silences, d'épaisse interruptions, le journal de Kathé Kollwitz décrit la répétition de la barbarie, de celle qui use et ravine l'expression du visage, tel que celui-ci apparaît sur les discrètes photographies en noir et blanc émailant opportunément l'ouvrage. L'artiste tente de résister, et la femme d'exister : avec une sincérité sans fard, les dates égrènent ainsi la douceur conjugale, la souveraineté du désir, la hantise de l'âge, la fragilité de la maternité, la vermine de la détresse, l'obsession de la ménopause et « la chute de l'appétence sexuelle ».

Si Kathé Kollwitz n'est pas Sylvia Plath ni Carson McCullers, son journal célèbre pareillement la condition féminine hors toute domesticité, trahit son désir de plaire et de conquérir malgré ses incursions et les obstacles d'une société plus que virile, martiale. Sur Rodin, peu de mots. Sur Otto Dix, aucun (ce qu'eût révélé un index cruellement manquant). Mais, noir sur blanc, comme au fusain, des avenues, des regrets et des peurs. Et des contre-courbes : « Il n'y a pas longtemps, j'ai commencé à relire mon journal [...] j'ai vraiment senti que tout n'était que demi-vérité. » Logique : l'autre moitié est infailliblement dans les œuvres, tout aussi parlantes. —

Signée par l'historienne de l'art Marie Gispert, la préface étudie les enjeux de ce journal tenu par une femme dont l'engagement notoirement courageux en faveur du socialisme éclipse une artiste que n'eussent pourtant pas reniée le premier Van Gogh ou le dernier Beckmann. Mais, comme indifférente à ces scènes peuplées d'une miséricorde ouvrière, parfaitement reproduites dans un cahier de soixante-dix pages sur papier glacé, la *tabula rasa* de l'avant-garde fit preuve d'une ingratitude d'autant plus saillante que Kathé Kollwitz, ainsi que le souligne sa petite-fille Jutta Bohne dans son introduction, fut un remarquable témoin de son temps.

En 1908, alors qu'elle commence son journal, Kathé Kollwitz est une artiste éprouvée – elle vient d'achever son cycle gravé *La Guerre des paysans* (1903-1908) –

# Entre-nets

PAR COLIN LEMOINE

# MAIS IL FAUT POURTANT QUE JE TRAVAILLE

remarquablement édité par L'Atelier contemporain, le journal de Kathé Kollwitz (1867-1945), qui couvre la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, artiste, et une femme, une grande femme. Une lecture nécessaire.

Il a ses amateurs et ses détracteurs. Les premiers y voient la manière privilégiée de passer de l'autre côté du miroir, de deviner les incidences d'une vie sur une langue ; le journal de Stendhal permet d'accéder à Henri Beyre, celui de Delacroix au revers des toiles. Les seconds tantôt s'ennuient à la lecture de ces pages sans intrigue et sans noblesse, tantôt regrettent de savoir ce qu'ils ne voulaient pas savoir – l'admiration est parfois contrariée par l'intime connaissance. Rédigés par Kathé Kollwitz, une artiste dont l'historiographie hexagonale a oublié jusqu'au nom, les dix cahiers de toile citée noire, conservés dans les archives de l'artiste à l'Académie des arts de Berlin, forment assurément un journal décisif, que les éditions strasbourgeoises de L'Atelier contemporain, dirigées de main de maître par François-Marie Deyrolle, avaient partiellement publié l'année



1011, 35 €. L'Atelier articles, ut pourtant Kollwitz,